

# **Multiplication**

Jacques Vandroux

© 2012 Jacques Vandroux

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

© 2012 Jacques Vandroux

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre

Couverture réalisée par **Kouvertures.com**

Image de couverture modifiée (CC BY 2.0) **Henry\_\_Spencer**

[http://www.flickr.com/photos/free\\_professional\\_photos/6735193231](http://www.flickr.com/photos/free_professional_photos/6735193231)

ISBN : 979-1091551144

## **Table des Matières**

Table des Matières
Avertissement
Chapitre 1
Chapitre 2
Chapitre 3
Chapitre 4
Chapitre 5
Chapitre 6
Chapitre 7
Chapitre 8
Chapitre 9
Chapitre 10
Chapitre 11
Chapitre 12
Chapitre 13
Chapitre 14
Un mot de l'auteur
Du même auteur

## **Avertissement**

Ce livre est une œuvre de fiction. En conséquence, toute homonymie, toute ressemblance ou similitude avec des personnages et des faits existants ou ayant existé, ne saurait être que coïncidence fortuite et ne pourrait en aucun cas engager la responsabilité de l'auteur.

# Chapitre 1

Christophe se leva de sa chaise et quitta une nouvelle fois son bureau sous le regard désapprobateur de ses collègues. Il s'en moquait : le mal au crâne qui l'avait saisi depuis son réveil ne le quittait pas, et empirait même. Il renversa la boîte de stylos posée sur la table de l'un de ses voisins. L'autre hurla et Christophe se baissa pour les ramasser. Le simple fait de se relever lui vrilla le cerveau. Son collègue grommela quelque chose qu'il prit pour un vague merci, bien qu'il fût loin d'en être sûr.

Quand on parle de bureau paysager, on pense automatiquement paysage, puis l'esprit vagabonde sur les mots nature, voire sérénité. Il suffisait de prendre tous les contraires pour décrire l'environnement dans lequel il travaillait : un bruit perpétuel et aucune intimité. S'il s'était entendu avec ses voisins, la situation aurait été supportable. Mais il était entouré d'arrivistes qui confondaient les adjectifs efficace et désagréable, gagneur et humiliant. Christophe était arrivé six mois auparavant. Son ancienne entreprise avait dû fermer, et il avait pensé que ses capacités avérées pourraient s'épanouir chez « Sisca Limited » : il était reconnu dans son ancien job, et l'entretien s'était bien passé. Mais il avait vite découvert l'ambiance délétère qui régnait ici : pression infernale qu'une réorganisation plus rationnelle du travail aurait pu éviter, culture du paraître, chasse au profit à court terme pour maximiser le bonus de fin d'année. Chaque collègue était un concurrent qui pouvait piquer un client ou une idée qu'il irait faire valoir à la hiérarchie.

Il avait failli démissionner, mais la période était difficile et il avait pour le moment besoin de ce poste correctement rémunéré.

\*

Christophe quitta la pièce en s'appuyant au mur pour ne pas tomber. Personne ne s'inquiéta de son état de santé. Il s'engouffra dans l'ascenseur. Arrivé au rez-de-chaussée, il courut à travers le hall d'entrée, poussa la lourde porte en verre et se précipita dans le petit parc qui faisait face à l'immeuble de la Sisca. Il s'effondra sur un banc, le banc sur lequel il venait prendre son repas tous les midis. La légère brise et l'ombre du marronnier lui firent du bien. Il resta allongé un quart d'heure sans bouger, puis son mal de tête reprit le dessus, lancinant. L'homme devait rentrer chez lui : il se dirigea vers les bureaux pour prévenir de son absence. Il ne tiendrait pas plus longtemps.

Il croisa son supérieur hiérarchique dans le hall, Patrice Chailoz, qui rentrait d'un déjeuner d'affaires. Quand Chailoz le reconnut, il se dirigea vers lui à grandes enjambées :

— Qu'est-ce que vous foutez là à cette heure-ci ? Vous croyez que le groupe tourne tout seul et que la seule préoccupation du directoire est de vous payer à ne rien faire ? Christophe le regarda, blanc de douleur et de rage. Il décida de garder profil bas.

— Je suis désolé Monsieur Chailoz, mais je souffre depuis ce matin de maux de tête qui deviennent insupportables. Je vous annonce que je ne serai pas là cet après-midi.

— Rien à cirer, au boulot.

— Je suis désolé de ne pouvoir suivre votre demande, Monsieur Chailoz. Je file chez le médecin.

— On en reparlera, Calmette, et vous aurez les commentaires de vos collègues demain matin.

Christophe Calmette repartit sans se retourner. Quel sombre connard ! Chailoz était la cause principale de son rejet de la Sisca. Sans doute efficace lorsqu'il était chargé d'affaires, il avait pris ses promotions successives comme un bâton de maréchal et avait confondu le grade de chef de département avec celui de maton en chef. Il faisait régner la terreur dans son équipe. Christophe était persuadé qu'il arriverait un moment où il ne pourrait plus se retenir... sans doute le jour de son licenciement.

Il héla un taxi, et comme dans un film, une voiture s'arrêta à ses côtés.

— Rue Bertrand Duguesclin, dans le quinzième, s'il vous plaît.

— Êtes-vous sûr que vous ne voulez pas que je vous dépose aux urgences ? demanda le chauffeur de taxi en l'observant dans son rétroviseur.

Il s'écroula sur la banquette et pensa à l'altercation qu'il venait d'avoir avec son chef de département. Son esprit s'enfuit alors vers la célébration annuelle des résultats organisée par la Sisca. Le mois dernier, tous les employés s'étaient rendus dans le bois de Boulogne où l'entreprise organisait sa Garden-party annuelle. Il devait reconnaître que la célébration était très réussie et que le directoire n'avait pas lésiné sur les moyens. Tous les collaborateurs étaient venus, avec leur conjoint pour ceux qui vivaient en couple. Christophe était célibataire depuis plus d'un an. Il sortait d'une histoire qui l'avait secoué. D'un naturel avenant, il plaisait facilement, mais n'avait jamais abusé de la situation... ou pas trop. L'alcool largement servi et le soleil avaient rapidement détendu l'ambiance. Il n'allait pas jusqu'à la trouver sympathique, mais il y avait de nombreuses jolies filles et les conversations étaient agréables.

\*

La Party avait pris tout son intérêt quand Patrice Chailoz était arrivé avec sa femme. Arrogant et hautain, Chailoz était l'archétype du nouveau riche, roulant en BMW coupé et portant des Rolex. Euro et dollar devaient être les deux mots qu'il prononçait le plus souvent. Il avait sa cour autour de lui et jouissait de son importance.

Quand il vit la femme de Chailoz, Caroline Jansen-Chailoz, Christophe oublia quelques secondes de respirer. Il venait de tomber amoureux en un regard. Amoureux, le mot était peut-être fort, mais cela ne lui était jamais arrivé. Elle était belle, même s'il y en avait sans doute de plus parfaites dans l'assemblée : grande, elle devait faire un bon mètre soixante-dix. Elle portait une robe d'été blanche qui laissait imaginer de longues jambes, laissait deviner une paire de fesses généreuse et offrait, à travers son décolleté, la perspective d'une poitrine ferme et galbée. Il y en avait plusieurs sur ce modèle dans l'assemblée, mais aucune n'avait son sourire et ses yeux. Des yeux malicieux qui regardaient le monde avec une sorte d'étonnement perpétuel. Mais qu'est-ce qu'une femme comme elle faisait avec une purge comme Patrice Chailoz ? Chailoz avait rapidement été emporté par un tourbillon de courtisanes et Caroline s'était retrouvée seule face au buffet. Christophe n'avait pas hésité un instant et s'était dirigé vers elle. L'après-midi avait passé à une vitesse phénoménale. Par hasard, il l'avait revue deux semaines plus tard à un vernissage. Il n'était pas un spécialiste en peinture, mais l'artiste qui exposait était l'un de ses amis. À peine entré, il l'avait remarquée. Elle avait posé les yeux sur lui une demi-seconde plus tard et s'était dirigée vers lui sans hésitation.

— Vous me sauvez la soirée. Patrice m'avait promis de m'accompagner, mais une fois de plus...

L'homme avait perçu du ressentiment dans son propos. Elle avait tout de suite retrouvé son sourire :

— Si vous êtes là, c'est que vous connaissez soit l'artiste, soit le propriétaire de la galerie. Pourriez-vous me présenter à eux ?

Ils avaient passé deux heures dans la galerie puis étaient allés dîner dans un petit restaurant italien du côté des Champs-Élysées. La jeune femme avait parlé toute la soirée.

— Patrice est obsédé par son travail. Que dis-je, c'est maladif ! Quand je l'ai connu, il y a dix ans...

Le sourcil de Christophe qui se fronça imperceptiblement l'arrêta, et elle précisa en riant :

— J'avais vingt ans à l'époque, et Patrice en avait quarante. Il représentait l'homme d'expérience socialement installé. J'ai été subjuguée et j'ai dit oui quand il m'a demandé en mariage. Je ne devrais pas te le dire...

— On se tutoie ? demanda l'homme.

— Quand je suis bien avec quelqu'un, j'aime le tutoyer. Ça te met mal à l'aise ?

— Pas du tout, je suis bien aussi.

Il sentit la cuisse de Caroline frôler la sienne au même moment.

— Je vais aller droit au but : Patrice est devenu un emmerdeur, un rabat-joie. Je ne suis qu'une poupée qu'il montre pour étaler sa réussite. Du fric, une belle bagnole et une jolie femme. Je suis devenu sa pute de luxe.

\*

Christophe fut surpris par le tour que prenait la conversation. Le sourire de Caroline venait de disparaître.

— J'en ai marre de cette vie de merde. J'ai arrêté mes études, mis de côté ma passion pour l'archéologie pour servir sa carrière, alors que je devais partir faire des fouilles en Jordanie. Tout ça pour quoi ? Me retrouver à pleurer devant un inconnu et à lui donner une image pitoyable de moi. Je suis désolée, c'est la première fois que ça m'arrive.

Elle se mit à sangloter doucement. Christophe s'approcha d'elle et la prit doucement dans ses bras. La jeune femme ne s'arrêtait plus, les larmes coulant silencieusement. Christophe avait envie de la protéger. Cette femme qui lui offrait sa faiblesse le remuait.

Quand elle cessa de pleurer, Caroline retrouva un pâle sourire.

— Excuse-moi, il faut que j'aille mettre fin à ce massacre.

Lorsqu'il la vit revenir, Christophe eut l'impression que rien ne s'était passé. Elle avait à nouveau son sourire charmeur et sa démarche élégante.

Elle s'assit à côté de lui :

— Je te prie de m'excuser pour ce qui vient de se passer. Mais cela faisait des années que l'on ne m'avait pas écoutée avec attention et que je n'avais pas eu cette envie de raconter ma vie. Tu en as été la victime.

— Je prends cela comme un signe de confiance, et si cela peut t'aider, je peux encore te consacrer de nombreuses heures.

La jeune femme lança un petit rire de gorge.

— Avec plaisir. En général, quand les hommes me proposent de les revoir, c'est pour coucher avec eux. C'est la première fois que l'on me propose de faire salon. J'accepte. Christophe avait payé l'addition, malgré les récriminations de Caroline qui voulait mettre ça sur le compte de son mari.

Quand ils s'étaient quittés à la station de taxis, elle lui avait donné son numéro de portable. Elle avait ajouté dans un murmure, en l'embrassant au coin des lèvres.

— J'adore discuter avec toi... mais j'aime aussi beaucoup faire l'amour. Puis elle s'était engouffrée dans le taxi, lui envoyant un baiser du bout des doigts.

Inutile de dire l'abîme de perplexité dans lequel Caroline Chailoz avait plongé Christophe Calmette. Celle qu'il avait prise pour un ange était-elle un démon ? Venait-elle de lui jouer une comédie, fort bien réussie ? Il avait du mal à y croire : le scénario n'était pas assez lisse. Et si elle avait juste eu envie de coucher avec lui, il aurait suffi qu'elle le lui dise. L'homme était perplexe. Cette femme avait allumé quelque chose en lui, et pas uniquement du désir physique. Il avait envie d'en savoir plus sur elle, de partager ses sentiments... il se ressaisit. Le voilà qui retombait dans l'adolescence !

Il ne l'avait pas encore rappelée.

\*

Le taxi s'arrêta brusquement. La douleur que les souvenirs avaient momentanément estompée revint, plus violente que jamais. Christophe paya le chauffeur et entra dans son immeuble. Il appela l'ascenseur et se traîna jusque chez lui. Il chercha les clés dans sa poche : sa vision se brouillait. Une fois la porte ouverte, il s'effondra et rampa jusque dans sa chambre. Il s'allongea sur son lit en se disant qu'il devait appeler un médecin. Comme sa main s'approchait du téléphone, il perdit connaissance.